

## Le Nautille

– Et si on allait passer quelques jours en Belgique ? C'est la Semaine des Antiquaires d'Anvers. Qu'en dis-tu ?

Mathieu savait qu'Anne faisait semblant de lire le journal qu'elle avait déployé devant son visage, les pages font un bruit agaçant quand on les tourne et le jeune homme s'était assoupi dans le silence de la chambre.

Anne se cachait pour pleurer.

– A quelle heure partons-nous ? lui répondit-elle, en se mouchant.

Le paysage de Paris à Bruxelles est inintéressant. Plus on va vers le nord, plus la terre est humide. Des fermes sans caractère, entourées d'arbres grêles, détruites par les guerres et toujours reconstruites, des terres labourées pointillées d'oiseaux au plumage noir.

Des rus qui débordent, une atmosphère gorgée d'eau, un horizon plat mais déjà le ciel plus grand qu'ailleurs annonce que l'air et l'eau, en Hollande, se confondront dans une même liquidité.

Au loin les cheminées et les usines des villes industrielles.

Pour dormir, ils s'arrêtèrent à Bruxelles. Ils ne connaissaient pas cette capitale, ils la trouvèrent sans unité, sans harmonie.

L'ensemble des Palais et des Musées les étonna par leur ampleur.

Ils descendirent les escaliers qui mènent vers la Vieille Ville et burent une bière dans « La Maison des Meuniers ».

Ils admirèrent la Grand-Place, ils s'extasièrent devant l'architecture du quinzième siècle et les façades des différentes corporations, chatoiement d'or dans des pierres brunies. Des négociants avaient vécu dans ces intérieurs cossus, leur demeure, comme leur ameublement étaient raffinés sans la prétention des intérieurs italiens. Ils avaient travaillé, ils surent amasser mais restèrent accessibles.

Les quartiers modernes, disparates, les déçurent, ils s'étonnèrent devant la fameuse Avenue Louise, en fait, une autoroute bordée de riches magasins et de boutiques snobs.

Et pourtant quel charme dans les restaurants et quel accueil sympathique chez les commerçants ; même s'ils n'achetaient rien, les vendeurs leur souhaitaient de passer une bonne journée avec une telle conviction qu'on sentait leur affabilité naturelle.

Mathieu imitait leur accent : « Madame, je vous fais bonsoir. »

Le lendemain matin, ils reprirent le train pour Anvers. La Semaine des Antiquaires ouvrait.

Mathieu sursauta, il ne reconnaissait pas son lit, il était à l'hôtel, à Anvers.

Il remua, se retourna, tâtonna : Anne n'était plus à ses côtés. Il se rendormit, mais il savait qu'Anne ne s'était pas recouchée.

Il se réveilla tout à fait, elle était peut-être malade, enfermée dans les toilettes. Une lumière filtrait sous la porte de la salle de bain. Il l'ouvrit, Anne penchée sur une grande feuille de papier qu'elle avait inclinée contre la glace, à travers le lavabo, dessinait. Elle n'avait pas mis sa robe de chambre et dans sa nuisette en soie rose, ses cheveux tressés pour la nuit, elle ressemblait à un chérubin penché sur son lutrin.

– As-tu vu l'heure ? Trois heures du matin ! Tu es complètement folle et puis tu es gelée !

Elle secoua la tête, elle ne pouvait pas répondre car elle avait un crayon en travers de la bouche.

Elle fit signe à Mathieu de se taire et de regarder ce qu'elle dessinait. Il vit, sur la grande feuille de papier, l'esquisse d'un objet.

– Mais pourquoi dessines-tu au milieu de la nuit ? Tu ne pouvais pas attendre le jour ?

Elle tira la manche de la veste de pyjama de son mari, enleva le crayon qu'elle tenait entre les dents et murmura :

– N'est-ce pas qu'il est beau ? Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau !

Mathieu avança le menton, la bouche engluée de sommeil, il était incapable de porter un jugement. Anne continuait :

– Je ne pouvais pas dormir, quelque chose me poussait à fixer une forme que ma mémoire ne retenait que pour peu de temps. Je n'ai pas voulu te réveiller, c'est pour cela que je suis allée dans la salle de bain.

Mathieu, les yeux à demi fermés, réfléchissait. Son sommeil était perdu, l'effet du somnifère qu'il prenait chaque soir était dissipé, il savait qu'il ne pourrait plus dormir et que pendant la journée du lendemain il

attendrait la nuit suivante pour récupérer. Une nuit de sommeil perdue, la journée du lendemain volée ! Comme beaucoup d'insomniaques, ses heures de sommeil étaient sacrées. Anne, elle, pouvait dormir n'importe où, n'importe comment. Allait-il se mettre en colère, lui montrer son égoïsme ? Non, ne pas gâcher le voyage qu'il faisait en Belgique par une mauvaise humeur même légitime, se dominer et puis Anne avait des excuses, le médecin parisien ne lui avait pas laissé beaucoup d'espoir.

Enfin lucide, Mathieu regardait le dessin de sa femme et avouait son étonnement :

– Mais, tu dessines ! Je ne le savais pas !

– Jamais, je te le jure, jamais. Au lycée, j'étais mauvaise en dessin et je détestais cette matière. Tu ne m'as jamais vu gribouiller quelque chose ; enfin cela fait six ans que nous nous connaissons !

– Ahurissant, concluait Mathieu, comme quoi les talents peuvent se réveiller brutalement, sans qu'on s'y attende. – Allons, viens te coucher maintenant.

Le jeune homme reprenait le dessin de sa femme. Il admirait la souplesse du coup de crayon, l'absence d'hésitation, de repentir, d'ailleurs Anne n'avait pas de gomme.

– Et où as-tu pris ces crayons ?

– Ce sont ceux de mes mots croisés.

Anne s'était servie du dos de l'affiche qui servait de publicité à la Semaine des Antiquaires d'Anvers que l'hôtelier leur avait donnée.

– Viens, tu as fini l'essentiel, tu peux te recoucher, demain tu reprendras ton dessin.

A regret Anne rangeait ses crayons dans leur étui et les glissait dans son sac de voyage. Elle marchait à reculons pour jeter un dernier coup d'œil à son esquisse. Mathieu la poussait dans le lit, elle s'allongeait, il se glissait à ses

côtés, il la serrait contre lui de manière à doubler l'arc de leurs deux corps.

– Mais qu'est-ce que tu dessinais ?

Il écarta la tresse de cheveux pour appuyer ses lèvres sur la nuque de la jeune femme. Il avait envie de parler mais il entendait la respiration rythmée de sa compagne, d'une voix pâteuse Anne chuchota :

– Un Nautile.

– Un Nautile, mais qu'est-ce que c'est ?

Elle dormait. Ne plus bouger, faire le vide en lui, ne penser qu'à des choses sans importance, se détacher enfin du quotidien.

Il se déplaçait doucement sous les draps, comme au ralenti, pour ne pas réveiller sa compagne, à la recherche d'une position qui plaise au sommeil.

En vain. Se lever, Retourner dans la salle de bain : il voyait l'esquisse d'un objet : un pied en orfèvrerie supportait un coquillage.

Il ne se souvenait pas de l'avoir vu, mais ils avaient admiré tant de choses ! Meubles, tableaux, tapisseries, objets.

Pourquoi Anne avait-elle voulu le dessiner tout de suite, au milieu de la nuit ? Il ne savait pas qu'elle dessinait si joliment.

Il alluma une cigarette en tira quelques bouffées puis il l'écrasa dans le lavabo qu'il nettoya en faisant couler de l'eau, il jeta le mégot mouillé dans la petite corbeille. Il n'avait pas envie de fumer, pas envie de rester debout, pas envie d'aller se recoucher. Il se rinça la bouche, javellisée l'eau d'Anvers, mal purifiée. Cinq heures à sa montre.

Il éteignit et se dirigea vers la chambre.

Il se réveilla tard et de bonne humeur, trois heures de sommeil avaient suffi pour qu'il se sente détendu. Ce dimanche déjà commencé serait un jour heureux. Anne avait fait sa toilette, elle avait remis son jean et son pull rose en coton soyeux qui descendait jusqu'en dessous des hanches.

Elle était penchée sur son dessin. Elle se jeta dans les bras de Mathieu.

– Regarde ! Il est magnifique ! Pourtant je n'arrive pas à me souvenir de certains détails, en dessous de l'anse droite, il y avait un animal qui s'arc-boutait, j'en suis sûre, mais comment était-il exactement ? Si tu voulais, Mathieu, on irait le revoir.

– Mais où as-tu vu cet objet ?

– Comment, tu ne l'as pas remarqué ?

– Non, pas du tout.

– Ce n'est pas possible ! Anne paraissait ahurie, C'est le plus bel objet que nous ayons admiré hier !

– Tu ne m'as rien dit ! Pourquoi ne me l'as-tu pas montré ?

– Je ne sais pas. Tu étais attiré par les tableaux, moi, je suis restée longtemps à l'admirer.

Mathieu reconnaissait qu'il avait rêvé devant les « marines ». Il ne pouvait pas tout retenir.

– Veux-tu que nous retournions le voir, après le petit déjeuner ?

Anne sourit, ravie.

– Je pourrai vérifier mon dessin. J'emporterai mon croquis.

Pendant que Mathieu faisait sa toilette, Anne resta immobile, l'œil fixe, comme captive de son dessin.

Ils descendirent l'escalier, raide comme une échelle, pour prendre leur petit-déjeuner au premier étage dans un

minuscule salon. Ils s'assirent près de la fenêtre : un vitrail, qui sertissait de plomb des fleurs et des feuillages, colorait leur visage en vert et rouge.

L'hôtel occupait une maison à pignon, haute et étroite près de la cathédrale et Mathieu se promettait d'aller voir les triptyques, dits aussi Christophores de Rubens.

Anne mangeait ses toasts avec précipitation, son mari la regardait attendri, comme chaque fois qu'il découvrait dans sa femme des impatiences de petite fille.

Il posa sa main sur la sienne.

– Ne mange pas si vite. Nous ne pouvons pas retourner chez les antiquaires avant onze heures. Regarde le dépliant.

Anne lut, déçue, le prospectus qu'il lui tendait : 27, 28, 29 novembre et 4, 5, 6 décembre, de quatorze heures à vingt heures et les dimanches de onze heures à dix-neuf heures.

Si Mathieu était content de pouvoir se promener dans Anvers, Anne gardait son air désappointé.

– Chez quel antiquaire, as-tu vu ton objet ?

Anne essaya de refaire l'itinéraire qu'ils avaient suivi la veille.

Mathieu voulait l'aider mais ils étaient allés d'une boutique à l'autre sans suivre le tracé recommandé.

Ils avaient traversé la Mechelseteenweg ou la Leopoldstraat au gré de leur fantaisie.

– Essaie de te souvenir. Notre dernière visite a été pour Zeberg sur la Melkmarkt. Rappelle-toi : un petit jardin intérieur faisait communiquer les deux magasins, des sapins étaient éclairés par des lumignons, des « limaces » comme on les appelle à Nice. Les amateurs et les curieux étaient si nombreux que nous avions du mal à nous frayer un passage dans l'enfilade de pièces encombrées de meubles plus beaux les uns

que les autres. J'ai même demandé à une vendeuse le prix d'un cabinet anversois posé sur un pied en altuglas.

Anne secouait la tête ; ce n'était pas chez Zeberg. Mathieu, en la questionnant, ne faisait que brouiller sa mémoire.

Ils essayèrent alors de retrouver leur itinéraire à l'aide du plan.

– Nous sommes d'abord entrés chez Avonds Pierre. Impressionnée par le maître d'hôtel qui nous ouvrait la porte et qui nous dirigeait vers un somptueux buffet, tu as à peine osé prendre la coupe de champagne que te tendait le garçon et un sandwich au saumon dans les pains de seigle évidés.

– Non, ce n'est pas chez lui.

– Et chez Golbert ? Souviens-toi, nous sommes restés longtemps devant son magasin. Il avait reconstitué un tableau du dix-septième siècle accroché dans sa vitrine. Sur une petite table recouverte d'un tapis persan, étaient placés une poterie de Delft, un verre évasé à la pâte éclatée en grosses cloques comme des brûlures et une coupe bleue, peut-être chinoise, remplie de framboises fraîches. Les motifs du tapis persan étaient les mêmes sur la nature morte du dix-septième siècle et sur la table que nous voyions. On aurait dit un reflet dans un miroir. Trois siècles pourtant les séparaient.

Anne secouait la tête :

– Non, ce n'est pas chez lui.

– Est-ce chez Jonge Willy, là où j'ai vu cette « marine » qui me plaisait tant ? Je t'ai appelé pour que tu l'admires. L'antiquaire nous a expliqué qu'elle était parfaite car on y retrouvait tout ce que les amateurs cherchent : un bateau où la voile s'affaisse, le floconneux d'un coup de canon qui vient d'être tiré, une mer calme et un ciel clair dans le couchant rose.